

La clarté pâle et vacillante de cette goutte de lumière mettait tantôt de grandes ombres, tantôt des lueurs indécises sur les traits à jamais immobiles que les femmes contemplaient avec une muette stupeur.

Soudain Mme Leroyer, réagissant énergiquement contre le chagrin qui l'écrasait, essuya ses yeux.

— Berthe, mon enfant, dit-elle, nous voici seules sur la terre... Il nous faut du courage, chère fille... il nous en faut beaucoup... Embrasse-moi...

La mère et la fille tombèrent dans les bras l'une de l'autre et se tinrent pendant quelques secondes étroitement enlacées.

Que de chose dans cet embrassement à côté d'un lit de mort!

Mme Leroyer, la première, dénoua l'étreinte.

— Mon enfant, poursuivit-elle d'une voix presque ferme, le docteur Etienne est un ami pour nous... un ami vrai... un ami sincère... Dans ces derniers temps il me semblait le frère d'Abel... Il faut qu'il sache que tout est fini... va le prévenir...

— Vous laisser seule ici, ma mère !... murmura Berthe effrayée.

— Pourquoi non ?... Je ne suis pas seule... Abel est encore là !... Va, chère fille... Je n'aurai pas peur... Prends une voiture et reviens vite... Tu rapporteras un ciègre...

Berthe, pleurant et perdant la tête à demi, se vêtit à la hâte, embrassa de nouveau sa mère, jeta un coup d'œil vers le lit et sortit en trébuchant et en étouffant ses larmes.

A peine avait-elle franchi le seuil, qu'Angèle marcha lentement jusqu'à la couche mortuaire.

— Abel, mon enfant bien-aimé, dit-elle d'une voix lente et grave, tu es allé rejoindre ton père sans avoir atteint le but de ta trop courte existence, sans avoir fait réhabiliter le nom du martyr... A moi seule incombe aujourd'hui cette tâche sainte que la mort ne t'a pas permis d'accomplir... J'irai jusqu'au bout, sans hésiter, mais réussirai-je ! Nous avons échoué quand nous cherchions ensemble... Que pourrai-je faire, maintenant que me voici seule, à moins que du haut du ciel tu ne sois, cher enfant, mon guide et mon soutien !...

Elle déposa un baiser sur le front de son fils, et crut sentir sous ses lèvres le froid du marbre.

Après l'effroyable secousse que venait d'éprouver la pauvre femme, elle ne devait son courage inattendu qu'au sentiment du devoir imposé par la mort, et à la surexcitation qui lui donnait la fièvre.

— Il faut profiter de l'absence de Berthe, murmura-t-elle, et chercher des papiers qui me sont nécessaires pour aller demain faire à la mairie les déclarations légales...

Elle prit au fond d'un meuble un coffret fermé. Elle l'ouvrit à l'aide d'une clef suspendue à son cou, en tira des papiers de famille, le referma et le remit à la place qu'il occupait auparavant ; puis, après avoir caché ces papiers sous le traversin de son lit, elle revint dans la chambre d'Abel, fouilla les tiroirs d'une commode, en sortit une chemise blanche et s'approchant de la couche funèbre, fit avec un héroïsme surhumain à son enfant bien-aimé la toilette que l'on fait aux morts.

Les larmes l'aveuglaient, des sanglots convulsifs secouaient sa poitrine à la briser ; elle n'en alla pas moins jusqu'au bout, et seulement après avoir terminé sa tâche maternelle elle tomba à genoux, ou plutôt s'abattit écrasée sous le poids de la douleur.

Berthe était descendue dans la rue comme une folle, ne répondant plus aux voisines qui sortaient sur son passage pour la questionner, et n'entendant même pas leurs questions.

Elle s'élança dans une voiture libre qui descendait vers la rue de Rennes, et cria au cocher :

— Rue Cuvier, numéro 10...

C'était là que demeurait le docteur Etienne Loriot.

Le cheval de fiacre marchait bon train, mais pas assez vite au gré de la pauvre mignonne allant annoncer au jeune médecin la mort d'Abel.

— Faites-moi prévenir... avait murmuré Etienne à son oreille.

— Va l'avertir que tout est fini... avait dit Angèle à son tour.

Berthe obéissante était partie, mais sans avoir nettement conscience de ce qu'elle allait faire.

Elle avait hâte d'arriver, hâte de revenir, voilà tout.

Enfin la voiture s'arrêta. Il était tout au plus neuf heures du soir.

La jeune fille descendit en donnant au cocher l'ordre de l'attendre.

Elle se dirigea vers la porte et sonna d'une main fiévreuse.

Berthe savait qu'Etienne demeurait au second étage ; aussitôt que le concierge eut tiré le cordon, elle s'élança dans l'escalier sans rien demander et, trouvant une porte en face d'elle, elle heurta de toutes ses forces.

Une servante parut aussitôt et s'apprêta à crier très fort qu'on n'agissait point de cette façon dans les maisons honnêtes.

La jeune fille ne lui en laissa pas le temps.

— Le docteur Loriot, dit-elle d'une voix tremblante, est-il chez lui ? Je veux le voir...

Etienne parut derrière la servante.

Il reconnut Berthe et courut à elle.

— Ah ! docteur... docteur... balbutia la sœur d'Abel.

Elle ne put en dire davantage.

Les sanglots lui coupaient la parole et les larmes la suffoquaient...

XLIII

Etienne s'empressa de conduire la jeune fille dans son cabinet de travail et la fit asseoir.

Berthe pleurait toujours et le docteur, profondément attendri, mêlait ses larmes aux siennes.

Cependant la nécessité de calmer la visiteuse s'imposait impérieusement, aussi le neveu de Pierre Loriot, devant que le malheur prévu était accompli et que Berthe lui en apportait la nouvelle, s'efforça de dominer son émotion et dit à la jeune fille :

— Je vous avais préparée de mon mieux, mademoiselle, à cette cruelle séparation... Je sais combien votre souffrance est profonde, je comprends toute votre douleur, mais je vous supplie d'être forte... et je vous demande à deux genoux de ne pas vous laisser abattre...

— Est-ce que c'est possible ?... balbutia Berthe.

— Il faut que ce soit possible, car il vous reste à remplir de grands devoirs... Songez à votre mère... Sa peine égale la vôtre, et le coup terrible qui la frappe en plein cœur compromet gravement sa santé déjà chancelante... il faut penser à elle avant tout... Il faut imposer silence à votre désespoir... Il faut paraître calme pour remonter par votre exemple le moral affecté de la pauvre femme... Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

— Certes, je le comprends, et je ferai tout pour vous obéir, répondit la jeune fille sur qui la voix d'Etienne exerçait une bienfaisante influence, mais ma mère est profondément atteinte... Je tremble pour sa vie...

— Ah ! répliqua vivement le médecin. Je veillerai sur elle avec une tendresse filiale... J'appellerai à mon aide toutes les ressources de la science, je consulterai pour elle les plus habiles, les plus illustres d'entre mes confrères... et j'espère vous la conserver...

— Que Dieu vous entende, cher docteur !...

— Peut-être n'auriez-vous pas dû quitter ce soir Mme Monestier... reprit Etienne.

— Vous m'aviez demandé de vous faire prévenir quand le malheur serait consommé... Et c'est ma mère qui m'a dit de venir vous trouver moi-même...

— Nous allons retourner ensemble auprès d'elle...

— Oui... hâtons-nous, je vous en prie...

— Mais d'abord, continua le jeune homme, permettez-moi de vous adresser quelques questions...

— Au sujet de mon pauvre frère ?...

— Au sujet de l'avenir...

Berthe frissonna.

Ce mot : *avenir*, ouvrait devant elle de tristes horizons.

La douleur avait un instant éloigné de son esprit les inquiétudes de toute nature qui l'assaillaient à la pensée de cet avenir si incertain, si difficile, pour sa mère et pour elle.

Ces inquiétudes revenaient maintenant en foule.

— Ecoutez-moi, mademoiselle, poursuivit le médecin, et répondez-moi franchement... sans hésita-

tion, sans réticences... comme on répond à un ami véritable et dévoué... et vous savez bien que je suis le vôtre...

— Je le sais, docteur... je n'en doute pas... s'écria Berthe avec entraînement, aussi j'ai toute confiance en vous.

Les paroles qui précèdent firent battre le cœur meurtri et saignant d'Etienne.

Le jeune homme prit la main de Berthe et la pressa doucement entre les siennes.

Puis il demanda :

— Le travail de votre frère, de notre cher Abel, constituait, n'est-ce pas, la meilleure partie des ressources de votre intérieur ?

Berthe devint pourpre.

Elle répondit cependant sans hésiter :

— Oui, docteur... Mon frère ne gagnait rien pour lui... Il apportait intégralement à ma mère sa paye de chaque quinzaine... Avec le peu que je gagnais à de petits travaux de couture et de broderie, cela nous suffisait pour vivre d'une façon bien simple et bien modeste, mais sans privations.

— Lorsqu'il est tombé malade, aviez-vous des économies ?...

— Quelques-unes, oui, docteur...

— Mais la maladie a duré longtemps... Ces économies doivent être épuisées... Elle le sont, n'est-il pas vrai ?...

Berthe rougit de nouveau. Sa physionomie mobile exprimait l'embarras et une sorte de pudeur craintive.

La pauvre mignonne savait bien cependant que la question d'Etienne était l'expression non d'une curiosité indiscreète, mais de la plus ardente sympathie.

Le jeune médecin ajouta d'une voix émue :

— Pardonnez-moi de vous interroger ainsi, et surtout ne vous en étonnez pas... Si vous saviez quel intérêt immense je ressens pour votre mère et pour vous... Si vous saviez combien je vous aime l'une et l'autre, vous comprendriez que cet intérêt, cette affection, me donnent le droit de m'occuper, presque dans leurs moindres détails, des choses qui concernent votre intérieur, votre vie, votre avenir... Je voudrais vous dire tout ce que j'éprouve, mais je ne sais pas trouver les mots qu'il faudrait pour cela... Les pensées qui débordent de mon cœur expient sur mes lèvres... Berthe, répondez-moi sincèrement... Songez que les privations tueraient votre mère dont les forces sont à bout... Donc, au nom de votre piété filiale, je vous conjure de ne me rien cacher ! La maladie d'Abel et les dépenses qu'entraînait cette maladie ont épuisé vos ressources, n'est-ce pas ?

Berthe balbutia :

— Eh bien ! oui, docteur... oui, c'est vrai, nous sommes très pauvres... Il ne reste à la maison que bien peu de chose, et je ne sais comment nous pourrions subvenir aux frais de la sépulture de mon frère...

La jeune fille pleurait en parlant ainsi et cachait son visage dans ses deux petites mains.

La douleur de cette enfant adorée brisait le cœur d'Etienne.

— Chère Berthe, dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler malgré lui, ne pleurez plus, je vous en prie, car vos larmes me causent un profond chagrin... Si je me suis permis de vous questionner, c'était pour acquérir la certitude que je ne me trompais pas... Je devinais les difficultés de votre position et je songeais à les aplanir... Ne voyez plus en moi un médecin, et voyez plus qu'un ami... A partir d'aujourd'hui je veux être un frère pour vous... un fils pour votre mère... Ah ! si j'osais...

Etienne s'arrêta de nouveau.

Il sentait que son secret, à moitié dévoilé déjà dans un entretien précédent, allait lui échapper tout à fait, et il se tut.

Le moment n'était pas venu d'avouer à la jeune fille l'ardent amour qu'il ressentait pour elle.

D'ailleurs, à quoi bon parler ?

Berthe avait bien compris ce qu'il ne disait point et lui savait gré de son silence.

— Vous acceptez mon dévouement, n'est-ce pas ? poursuivit le médecin.

— Au nom de ma mère et au mien, oui, je l'accepte... répondit Berthe.

Pour la seconde fois Etienne éprouva au milieu de son chagrin une sensation d'ardente joie.

— Et maintenant, dit-il, ne perdons pas une mi-